Cassiodore, étalant son érudition, parle encore longuement de plusieurs savants antiques, surtout d'Archimède, maître incontesté en mécanique et dont Boèce avait étudié les livres ; fait allusion aux voix étranges de l'orgue, à l'horloge mécanique (à eau, non pas encore à balancier, ce qui ne devait se réaliser que onze cents ans plus tard) et à ce système du monde : le soleil, la terre, la lune et les planètes se mouvant d'eux-mêmes circulairement, dont Boèce avait réalisé un exemplaire considéré à juste titre comme une merveille.

On le voit, tous les éléments susceptibles de permettre la construction d'une machine parlante rudimentaire se trouvent ici évoqués, et nous voici en présence de deux points de repère, Archimède et Boèce, entre lesquels la liaison est certaine autant que normale ; ajoutons qu'elle peut se prolonger vers l'antiquité, car Archimède avait assimilé le savoir de ses précurseurs, et, parmi eux, Platon avait déjà inventé une clepsydre dans laquelle des flûtes « jouaient » automatiquement les heures de nuit.

Si maintenant nous nous tournons vers le moyen âge, nous rencontrons cet extraordinaire Gerbert d'Aquitaine, devenu pape en 999; il tenait sa science des Pères de l'Eglise, surtout de Boèce qui fit autorité, à l'égal d'Aristote, jusqu'aux XIIe et XIIIe siècles et dont il se réclame manifestement ; de plus, il avait vécu en Espagne, au contact des Arabes, héritiers d'Alexandrie, par conséquent d'Archimède ; et séjourné à Rome, où il avait pu recueillir directement quelques bribes du savoir antique. A son tour, et comme Boèce, il construit des horloges, un système sidéral, et *enfin une statue parlante.*

Le moyen âge occidental se rattache donc en ce qui concerne la machine parlante au monde romain par Boèce, et celui-ci à la science grecque par Archimède ; ce dernier ne paraît pas, il est vrai, s'être soucié de faire parler ou chanter les statues ; il s'intéressait fort peu, nous disent ses biographes, aux inventions pratiques, la recherche des principes le passionnant presque exclusivement ; mais ce sont justement ces principes et les éléments des machines simples qu'il a laissés en héritage au monde méditerranéen et singulièrement à Boèce.

En 1898, on a découvert un manuscrit mathématique surprenant d'Archimède ; il ne faut peut-être pas renoncer à l'espoir d'en découvrir un autre qui soit relatif aux simulacres parlants ; mais il est plus vraisemblable que le dépouillement attentif des textes nous révélera de nouveaux ancêtres du phonographe entre Archimède et Boèce d'une part, et, d'autre part, entre celui-ci et le moine Gerbert. Du moins, connaissons-nous maintenant la source de l'invention, ses artisans et le chemin qu'elle a suivi, *per traditionem lampadis ad filios*, comme écrivait à peu près le grand chancelier d'Angleterre.

A. MACHABEY.

Un ballet inspiré par le disque

« DISCOTHÈQUE »

Le Théâtre de l'Olympia, voué aux spectacles cinématographiques, donne une large place aux intermèdes scéniques intercalés entre deux films. M. Louis Lemarchand, directeur de cette partie du programme, a trouvé le moyen d'offrir ainsi aux Parisiens des réalisations de music-hall particulièrement artistiques. Ses ballets, en particulier, sont extrêmement appréciés et témoignent d'une ingéniosité de conception à laquelle nous sommes heureux de rendre hommage.

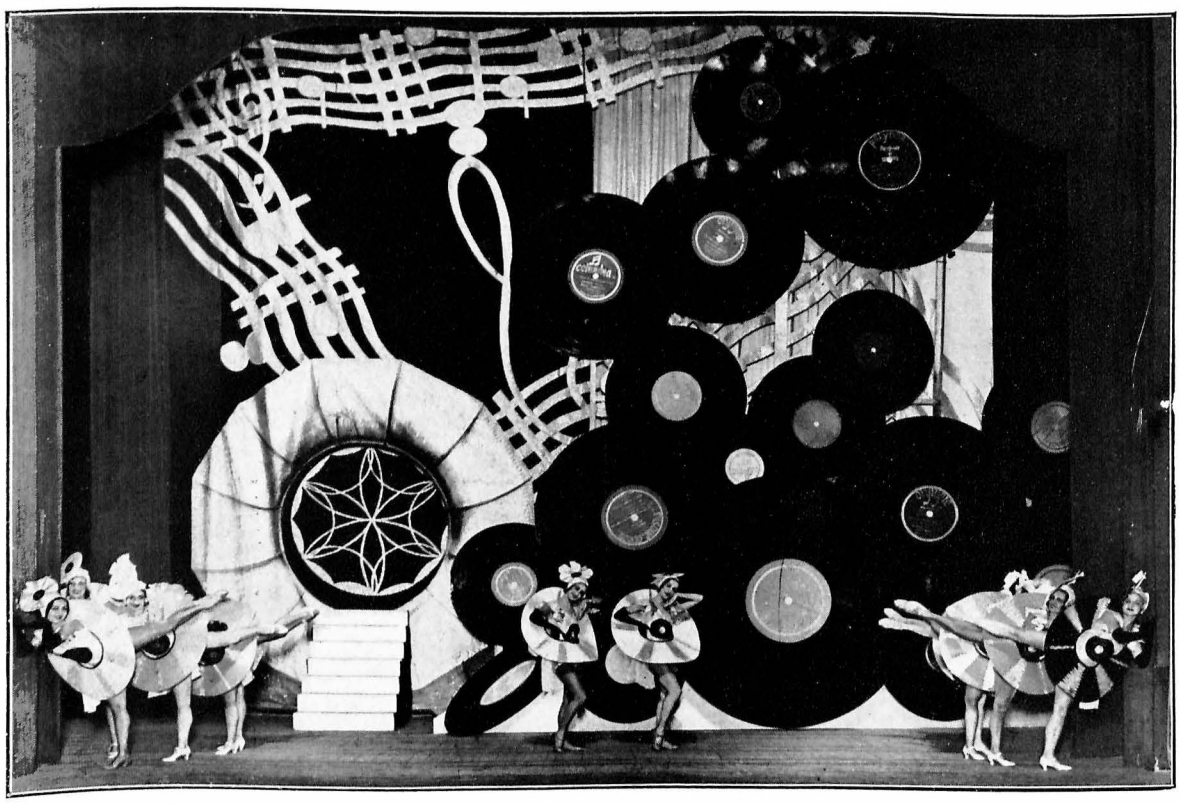
La dernière de ces trouvailles intéressera les lecteurs de cette revue. Elle constitue, en effet, une sorte d'exaltation décorative du disque.

La scène est décorée de fantastiques portées de musique dont les entrelacs capricieux emprisonnent des notes et des clés. A gauche, s'ouvre le grand volubilis d'un phonographe géant. Des disques d'ébène, ornés d'étiquettes multicolores de toutes les marques, forment le fond du décor et dissimulent les praticables. Ces disques de dimensions variées entrent en giration et semblent être les rouages d'une formidable machine dont les engrenages vont broyer des rythmes et des mélodies.

Sur un escalier invisible s'avancent des girls *qui, elles aussi, chantent les louanges de la musique mécanique. Un disque les coiffe, un disque les habille.*

Mais, alors que, dans la décoration de la scène, s'impose la conception du disque rigide, on voit triompher dans le costume de ces ballerines, la technique du disque souple.

Ces gracieuses personnes, que cet original « tutu », prédispose déjà aux rotations les plus harmonieuses, exécutent un pas d'ensemble. Puis, du fond du gigantesque



pavillon, surgissent, une à une, des danseuses qui incarnent les différents genres de musique phonographique.

Voici le disque d'enfants, le disque tzigane, le disque espagnol, le disque hawaïen le jazz vainqueur. Une danseuse prodige de dix ans émerveille le public par sa virtuosité étourdissante et, dans un éblouissement de couleurs, au milieu d'un feu d'artifice de costumes charmants, cette aimable fantaisie s'achève sur une apothéose de la musique mécanique.

Ce ballet, intitulé Discothèque, *a obtenu, à l'Olympia, le plus brillant succès.*

Nous avons pensé que les amateurs de disques seraient heureux d'apprendre que leur art commence à donner naissance à des interprétations plastiques, décoratives et chorégraphiques aussi significatives qui prouvent l'importance croissante que prend, dans la civilisation moderne, cette formule nouvelle d'édition et de diffusion de la poésie et de la musique.